

BUREAUX: RUE NAIN, 1. ROUBAIX. Trois mois... Six mois... Un an... L'abonnement continue, sauf avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. REBOUX. Le Nord de la France. Trois mois... Six mois... Un an... ANNONCES... RECLAMES... On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Ce numéro a un supplément

ROUBAIX 25 DÉCEMBRE 1869

Il se confirme qu'il n'y aura aucune modification ministérielle avant la fin de la session extraordinaire. On prétend qu'en voyant la nomination du cabinet nouveau suivre de près, à deux ou trois jours d'intervalle au plus, la clôture de la session. La Chambre ne serait, en tout cas, convoquée en session ordinaire que vers le 10 ou le 12 janvier.

Dans sa séance d'hier, la Chambre a invalidé l'élection de M. Rouxin, nommé dans l'Ille-et-Vilaine.

On lit dans le Constitutionnel: Nous sommes surpris que M. Rochefort ignore ce qui se passe en Belgique; il a prétendu hier que ce petit voisin accueillait les républicains à bras ouverts. Oui, absolument comme la France accueille les républicains espagnols; mais à l'imitation de la France aussi, il ne le fait qu'à la condition qu'ils ne dirigent pas leurs coups contre le gouvernement qui leur accorde une hospitalité généreuse.

Que des réfugiés qui reçoivent ou non des subsides du gouvernement belge conspirent contre ce gouvernement, ils sont bel et bien expulsés, et ce sera justice. Il ne s'agit pas à un gouvernement d'être fort, il faut encore qu'il ne soit pas insensé.

Une dépêche privée de Vienne signale une proclamation tchèque publiée à Prague, qui provoquerait au renversement du gouvernement et appellerait la nation à secourir ses frères Dalmates. Le général Roditch est parti pour Cattaro avec pleins pouvoirs; il est porteur, dit-on, de sommes considérables destinées à dédommager les personnes qui ont souffert de l'insurrection. On ajoute qu'il doit chercher à pacifier la province par la promesse de concessions importantes.

Un journal de Paris publie un télégramme de Turin aux termes duquel le roi Jean de Saxe aurait écrit à sa fille M^{lle} la duchesse de Gênes pour lui conseiller de ne point donner son adhésion à la candidature du jeune duc de Gênes à la couronne d'Espagne. Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette nouvelle; mais nous devons constater qu'il y a quelques tiraillements entre les promoteurs de la candidature du prince Thomas et la famille de celui-ci.

Les avis de Constantinople portent que la solution pacifique du différend turco-égyptien a été accueillie partout avec une grande satisfaction. On considère comme probable une visite du Khédive. Le Porté a décidé de créer une ambassade à Saint-Petersbourg; Kadda Effendi ministre ottoman à Vienne, serait appelé à ce nouveau poste.

Le Français publie les lettres suivantes qui lui sont adressées de Rome par Mgr Dulanoup, évêque d'Orléans:

Rome, villa Grazioli, 16 décembre 1869. Monsieur le rédacteur en chef,

Vous avez refusé, dans votre numéro du 10 décembre, d'ouvrir vos colonnes à une souscription, et de prendre part à une adresse dont il parait que je suis l'objet. Tout en rendant comme vous justice à l'émotion qui a saisi les promoteurs de ces manifestations, j'approuve et je loue hautement votre refus. Rien n'est plus contraire à mes sentiments qu'à mes pensées que ces moyens d'agitation. Des liturgies de louanges me paraissent aussi regrettables que sont dignes de mépris ces liturgies d'injures qu'on voit chaque matin dans l'Univers. Il faut laisser ces façons d'agir à ceux qui les ont imaginées. Des provocations quotidiennes peuvent être du goût de ce journal. Il faut lui en abandonner exclusivement l'honneur et le profit.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, tous mes biens dévoués hommages.

Félix, évêque d'Orléans.

Mgr l'évêque d'Orléans vient également d'adresser de Rome deux lettres, l'une au rédacteur en chef du Tablet, l'autre au rédacteur en chef du Weekly-Register. Voici ces deux lettres:

Rome, 17 décembre 1869. A Monsieur le Rédacteur en chef du Tablet, Monsieur,

On me communique à l'instant même un long article, extrait de votre numéro du 4 décembre dernier, dans lequel vous dépassez par trop les limites de toute polémique honnête.

De tels procédés échappent à toute discussion. Il y a cependant deux mots que je ne puis laisser passer sans quelque réponse.

Vous parlez, monsieur, de servilité et de tyrannie. Quant à ma servilité, je me borne à vous dire que jusqu'ici elle a été peu connue, soit du gouvernement français, soit des ennemis de l'Eglise.

Quant à la tyrannie, qui ne permet pas aux autres de penser ni de parler, elle a consisté pour moi, après une année de patience et de silence, à n'avoir parlé que le dernier.

Et lorsque, étendant à d'autres qu'à moi l'injure, vous dites des catholiques que vous combattez que, « proclamant le droit des hérétiques à enseigner l'erreur, ils refusent à leurs frères la liberté même de confesser la vérité, » souffrez, monsieur, que je vous le dise: ce n'est là qu'une absurde calomnie.

Bien que tout le monde sache les rapports de Mgr Manning avec votre journal, je me hâte d'ajouter que je ne puis en rien le rendre ici responsable de tels excès.

Neuillez agréer, monsieur, toutes mes salutations.

Félix, évêque d'Orléans.

Rome, villa Grazioli, 18 décembre 1869. A Monsieur le rédacteur en chef du Weekly-Register, Monsieur,

Vous avez inséré dans votre journal une correspondance qui vous était adressée de Rome, à la date du 23 novembre 1869, et dans laquelle je fis les lignes suivantes:

Les personnes les mieux informées des affaires ecclésiastiques de France attribuent la malheureuse lettre de Mgr d'Orléans aux ordres de l'empereur Napoléon, avec lequel il a eu une longue entrevue à Compiegne, et qui, depuis longtemps, travaille à créer un corps d'évêques soumis. La lettre avait dû être récompensée par la succession au siège de Lyon; mais, heureusement, on a persuadé au cardinal de Bonald de retirer sa démission pour le moment.

Ces personnes si bien informées des affaires ecclésiastiques de France, à le sont bien mal, monsieur.

Ces ordres, cette récompense, cet archevêché, ce marché, vous comprenez que ce sont là des horreurs, où il n'y a pas un mot de vrai; et si vous viviez en France au lieu de vivre en Angleterre, vous sauriez qu'il n'y a même pas un mot de vraisemblable. Ceux qui vous ont donné de telles nouvelles sont des calomnieux. Je suis à Rome; ils y sont: je les défie de se nommer; je les défie d'articuler en ma présence, devant deux témoins honnêtes, ce qu'ils ont osé vous écrire. Rien n'égale mon mépris pour la torrent d'inepties et de mensonges qui répandent certaines langues. Je vous adresse toutefois cette réponse, parce qu'il est bon qu'on sache les manœuvres organisées par certains hommes, et les moyens auxquels on ne rougit pas de descendre.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Félix, évêque d'Orléans.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mercredi 22 décembre.

Il n'est pas sans intérêt de constater une évolution qui s'est faite depuis quelques jours dans la presse parisienne. Un certain nombre de journaux modérés qui exaltaient le groupe de députés dits du Centre gauche semblent prendre aujourd'hui à tâche de l'attaquer et de faire peser sur lui la responsabilité des difficultés que rencontre la formation d'un cabinet parlementaire.

Ces récriminations sont injustes et même entachées de mauvaise foi; elles paraissent le résultat d'un mot d'ordre, et il n'est pas difficile de dire qui l'a donné. Ainsi l'on prétend que des avances ont été faites aux principaux membres du Centre gauche, qu'ils y ont résis-

té jusqu'à présent, et qu'il y a entre eux des compétitions personnelles, on a même été jusqu'à dire que quatre d'entre eux se disputaient le portefeuille de l'intérieur.

Pour votre édification, voici ce que je puis vous garantir être la vérité: il n'a été fait aucune proposition aux députés du Centre gauche. M. Daru seul a vu l'Empereur, et encore n'a-t-il pas été dans leur entretient directement question d'un portefeuille pour tel ou tel député.

Quant au portefeuille de l'intérieur en particulier, loin d'être ambitionné par un certain nombre de députés, il est précisément celui que tous se refuseraient à accepter pour une raison bien simple: quelle que soit la bonne volonté du gouvernement d'appliquer sincèrement le régime parlementaire, il est bien évident qu'il ne pourra se désintéresser complètement des luttes électorales. Il sera donc fait au successeur de M. de Forcade une situation des plus délicates qui effraie les plus hardis, jusqu'à M. E. Ollivier lui-même.

C'est précisément à cause des difficultés de cette situation que l'Empereur aurait porté ses vues sur un homme qui n'appartient à aucune des fractions de la Chambre, sur M. Chevreau.

Pour ce qui est du centre gauche et du centre droit, c'est-à-dire des 45 et des 114, leur situation respective est facile à préciser: Si le centre gauche est attaqué par la presse parisienne, il faut constater qu'il est soutenu par la presse départementale. Le centre gauche, c'est ce groupe de députés qui bien avant le 19 janvier, c'est-à-dire depuis plusieurs années, réclame à la Chambre les réformes parlementaires; ce qui fait son crédit, c'est précisément son ancienneté, et il est légitime de sa part de vouloir conserver son autonomie.

Le centre droit est de création récente et peut se disloquer du jour au lendemain: il se compose de deux éléments: un groupe détaché du tiers-parti qui tend toujours à faire cause commune avec ce tiers-parti; on l'a bien vu par les derniers scrutins; des membres de l'ancienne majorité dont le libéralisme de fraîche date n'offre que peu de garantie et qui seraient tout disposés à appuyer des mesures réactionnaires. C'est pour cela qu'il ne peut avoir ni à la Chambre ni dans le pays une grande autorité.

La majeure partie du centre droit d'accord avec l'extrême droite se contenterait d'un replâtrage du cabinet; si elle l'obtenait, ce serait une véritable victoire de la réaction. Quelques hommes politiques l'ont fait comprendre à M. Ollivier qui avait d'abord accepté d'entrer au ministère avec M. de Forcade. La question est donc ainsi posée: il faut un cabinet entièrement nouveau pour prouver la sincérité du gouvernement.

C'est demain que sera examinée l'élection de M. Choque. Comme on avait annoncé que la question de cabinet serait posée à cette occasion, les billets pour cette séance ont été très-recherchés, et

il était impossible de s'en procurer aujourd'hui.

Mais l'attente du public sera déçue sans doute la discussion sera animée, mais, le ministère étant déjà condamné, le verdict de la chambre devient inutile. Il est probable que l'élection de M. Choque sera invalidée, et que M. de Forcade laissera à quelque conseiller d'Etat la tâche stérile de sa défense.

C'est le général de Failly et non le général Cousin-Montauban qui sera nommé maréchal au mois de janvier.

On fait de nouveau courir le bruit que M. Haussmann va être placé à la tête de l'administration algérienne. Il est plus vous affirmer que ce bruit est faux. Le maréchal de Mac Mahon, qui est venu à Paris vers la fin de novembre pour assister aux conseils réglementaires des maréchaux, se dispose à partir dans quelques jours pour Alger.

M. H. Chevreau, préfet de Lyon, est à Paris; il a été reçu par l'Empereur.

La vérification des pouvoirs sera terminée vendredi vraisemblablement et la Chambre est aussi fatiguée que l'opinion des redites que ramène chaque examen d'élection.

Hier, après le dîner des Tuileries, auquel assistaient une dizaine de députés, l'Empereur aurait déclaré que le cabinet serait constitué dans l'intervalle des deux sessions; il est probable que pour le premier janvier la nouvelle administration sera formée. M. Em. Ollivier était trop avancé en se croyant capable de former un ministère; cependant cet échec ne l'empêchera pas d'entrer dans la prochaine combinaison.

Les députés de la gauche doivent déposer demain ou vendredi le projet de loi électorale relative dans les réunions de la rue de la Sorbonne. Il se compose de 31 articles et se prend pour base de la représentation nationale le chiffre brut de la population; il propose de nommer un député pour 80,000 âmes. De la sorte si la population est de 40 millions d'âmes, il y aurait 500 députés.

C'est dans le square qui sera établi rue de Rennes, près de l'église St-Etienne du Mont, que l'administration placera la statue de Voltaire.

On dément la nouvelle du rappel à Paris du général Fleury; il passera du moins l'hiver en Russie.

CH. CAHOT.

BOURSE DU 22 DÉCEMBRE.

La baisse s'est encore accentuée quelques instants après l'ouverture, et l'on est tombé de 72,42 1/2 à 72,35, pour fermer ensuite à 72,45. On a même coté au comptant 72,25. L'Italien entraîné d'abord par nos fonds à 56,10, se relève à 56,45 et ferme à 56,30. Le Lombard est très offert à 525 et l'Autrichien à 715. Le marché du Foncier est très large et

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 24 Décembre 1869.

— 24 —

CHRISTINE

PAR LOUIS ÉNAULT X (suite.)

Un soir, à l'ambassade d'Autriche, Georges, après avoir fait le whist d'un général et de deux diplomates, demanda son trépan. Comme il passait devant la dernière banquettes du salon, il entendit un chuchotement de voix moqueuses. Deux femmes causaient et riaient en le regardant. L'une d'elles était une Suédoise assez coquette, à laquelle il avait eu l'impression de ne pas lui faire la cour. Il n'avait jamais vu l'autre. Il n'a donc que la permission de dix heures dit celle-ci d'une voix sèche et mordante à son amie, qui étouffait un méchant rire sous la nacre de l'éventail. — Oh! reprit la Suédoise entre deux éclats, il est bien gardé... mais il faut con-

venir qu'il est très-décidé: c'est une justice à lui rendre.

Il faut vraiment être fort pour porter noblement le poids d'un amour vrai, les pieds sur la terre, mais la tête dans le ciel. Les femmes, en cela, sont plus vaillantes que nous; un grand sentiment les préserve toujours des petites passions; l'homme s'en défend moins bien. Georges devait mépriser une raillerie misérable. Il se sentit blessé au cœur par cette flèche barbelée du ridicule, qu'on n'arrache plus quand elle a pénétré. La vanité lui souffla dans l'âme toutes sortes de mauvais conseils.

Il ralentit le pas; et, au lieu de descendre, il entra dans une galerie qui longeait les trois salons de l'appartement.

« Pardieu! fit-il assez légèrement, Christine n'en mourra point pour m'avoir entendu une demi-heure de plus. Elle aime à se coucher tard. Comme elle me prend, cette femme, depuis un an! » Il jeta les yeux dans une glace pour se rajuster... « Ah! dit-il en regardant sa cravate, c'est elle qui m'a refait ce noeud... » Un souvenir charmant lui arriva et changea ses pensées. « Je viens d'être injuste pour la première fois, se dit-il au fond du cœur; pauvre chère âme, comme elle vaut mieux à elle seule que tout ce monde ensemble! Serait-elle assez malheureuse! si elle m'avait entendu! » Il fit deux pas pour sortir. Le mauvais ange lui souffla

tout bas: « Il y a dans ce salon deux femmes qui ont ri de toi!

— Ne les écoute pas, lui disait son cœur, Christine l'attend.

— Ne fût-ce que pour elle, reprenait la vanité maudite, tu dois leur prouver que tu es libre... Christine te le demanderait si elle était là... Fais-le pour elle!

Il rentra dans le bal.

« Encore vous, cher comte! dit Axol en venant à sa rencontre. Que dira-t-on rue de la Reine? »

Georges fronça le sourcil.

« Rien, j'imagine, répondit-il avec un peu de sécheresse. Mais, vous, chevalier, dites-moi donc quelle est cette femme en robe verte pâle qui cause là-bas avec la petite baronne de Strom.

— Cette femme est une jeune fille.

— On ne s'en douterait pas! enfin, qui est-elle?

— Vous ne le savez pas?

— Puisque je vous le demande!

— Ce ne serait pas une raison.

— Parole d'honneur!

— Eh mais, continua le chevalier, voilà qui flatterait singulièrement l'aimable comtesse. Comment; vous ne connaissez pas même de vue, depuis huit jours qu'elle est ici, la nouvelle reine de l'hiver, la belle des belles, l'incomparable Nadège, Mlle Borgiloff?

— Non, en vérité, et voici la première fois que je la rencontre.

— Au fait, c'est possible, vous sortez peu?

— Moi? mais tous les soirs!

— Alors, c'est qu'elle vient tard, et que vous partez de bonne heure. Oh! il n'y a pas de mal à cela; vous y avez perdu les débuts d'une élégante dans nos salons; mais c'est un malheur facile à réparer.

— Vous m'y aiderez, chevalier.

Et le comte, qui s'était rapproché de la porte, se mit à examiner Mlle Borgiloff avec une attention que peut-être Christine eût trouvée trop scrupuleuse.

Pour un juge fin de la beauté féminine, Nadège était loin de mériter l'éloge que le chevalier faisait d'elle. Elle avait beaucoup d'éclat, et, dans un cercle de femmes, c'était toujours elle que l'on remarquait la première; mais elle excitait l'attention bien plus qu'elle n'attirait la sympathie.

Il y avait de la dureté dans les plans trop nettement accusés de son front; malgré la rondeur ferme et veloutée des joues, on devinait la saillie des pommettes accentuées; sa main, petite, mais dure de paume, sèche dans l'étreinte, avec un pouce fort et des doigts légèrement renflés au noeud des phalanges et carrément coupés, indiquait l'esprit positif, la volonté tenace et l'ardeur ambitieuse de la femme qui veut parvenir, son nez trop court (un peu plus il était écrasé) rappelait l'origine kalmouque de sa famille,

plongés depuis trop peu de temps encore dans le courant de la civilisation occidentale. Pour être vrai, il fallait bien lui reconnaître une taille charmante, plus accomplie et mieux formée qu'il n'arrive d'ordinaire chez les jeunes filles, et une fleur de teint éblouissante: — des roses du Bengale éclousses sur de la neige; une bouche un peu grande, mais rouge comme la grenade mûre et faisant luire, quand elle riait ou qu'elle parlait, l'éclair humide et nacré des dents blanches; ses beaux cheveux fièrement relevés, et dégageant la tempe, sans une petite, sans un ruban, sans une fleur, s'amoussaient sur la nuque en masse sombre, dont le noir sans reflet absorbait la lumière et semblait l'éteindre. Son oeil allongé avait l'air de s'ouvrir par une fente, comme celui des races félines; mais la passion pouvait le dilater puissamment; il se redressait aux coins vers les tempes, par une oblique chinoise qui donnait à sa physionomie, quelque chose de singulièrement piquant. Elle en jouait comme d'un instrument perfectionné; son regard avait des gammes de rayons, tantôt perçants et vifs, tantôt adoucis en de si molles langueres, qu'on eût cru l'apercevoir à travers un voile de larmes. Beaucoup de femmes étaient plus belles; on en rencontre rarement de plus séduisantes; mais ce n'était point l'âme qu'elle séduisait.

(La suite au prochain numéro.)